

ON  
VOUS  
EN DIT  
PLUS

SOCIÉTÉ Ils sont les enfants des classes populaires. Ils habitent la campagne où ils

# Rencontre avec la

► Dans leurs villages, ils occupent les Abribus, squattent la rue, un parc, un garage.  
► Ces jeunes de la campagne s'ennuient, attendent.  
► Oubliés des politiques, des médias, ils n'ont pas la parole. Rencontre.

PAR LAURENT DECOTTE  
Endireplus@lavoixdunord.fr  
PHOTOS PATRICK JAMES

Il est 11 h 30, ce lundi, le premier des vacances. « Il est là Jeffrey ?  
— Oh non, il n'est pas levé, sourit sa maman. À 4 h du matin, il jouait encore à la PlayStation, alors...  
— Vous savez à quelle heure il se lève ?  
— Oh non !  
— Vous allez le réveiller ?  
— Oh non ! »

On apprend que la copine dort à la maison. On tique. « Il a 18 ans quand même », se défend Marie, maman inquiète. « Je sais, je suis tolérante. Mais vous savez, il faut faire des concessions, sinon, il "cholle" les rues et fait des conneries. »

À Racquinghem, lotissement pavillonnaire des Genêts, les jeunes « chollent ». Ils traînent, ils « tournicotent ». Pas dans les halls d'immeuble, il n'y en a pas, mais sous l'Abribus. L'été, ils squattent la rue ou une maison abandonnée. L'hiver, ils s'abritent dans les garages, quand les parents ne rentrent pas la voiture.

**Les jeunes « chollent », traînent, « tournicotent ». Pas dans les halls d'immeuble, mais sous les Abribus, dans la rue, dans les garages.**



▲ LA JEUNESSE OU L'ERRANCE. Romain, Kévin, Jeffrey, Warren et Fabrice tapent le ballon, de temps en temps. Même s'ils ralentent car le terrain municipal a été fermé : « Il paraît qu'on aimait la pelouse. »

◀ GRÂCE À ELLE, JE BOSSE. Brian et Guillaume réparent la mob pour la p'tite sœur qui a décroché un contrat d'apprentissage.

► ABRI DE FORTUNE. Pour Nicolas et Pierre, l'échafaudage rouillé du château de Westhove fait office de parapluie.

► LE BAISER SOUS LES LAMPADAIRES. À Estaires, on s'ennuie mais on s'aime.

Cette cité dortoir a été construite pour les ouvriers d'Arc International, mono-industrie immense où les habitants de Saint-Omer et alentours travaillent de père en fils depuis un siècle. Mais « Durand », comme on l'appelle ici, n'embauche plus. Alors à Racquinghem, village même pas charmant, les jeunes s'ennuient. La journée ? « On attend que ça se passe », confie Jeffrey, plutôt nonchalant. Romain, 21 ans, voisin de Jeffrey, est plus stressé. Pas de diplôme, pas de permis. « Je vais quand même bosser en voiture. Sans pitié. » Des « boulots de fou », comme « les lapins » : entendez dépouiller les lapins dans un abattoir.

## Ici, la même errance

Il est inscrit dans toutes les boîtes d'intérêt. Comme son pote Kévin, 22 ans. Lui a un BEP et alterne contrats et chômage. Sa mère gagne 1 100 € par mois après 36 ans d'usine. « C'est pas beaucoup, mais elle a fait sa vie et elle aime son travail. » Il l'envie, quand même. Chacun son Eldorado. Pour Kévin, un CDI, pour « faire bâtir », avec sa copine. Romain, lui, veut devenir chauffeur routier : « Marre de rester ici. J'ai envie de bouger tout le temps. » Deux copains arrivent en voiture. Ils habitent Saint-Omer, à 10 km de là. À la ville quoi. « Grandir ici, vous auriez pu ? » « Non, j'aime pas ça la campagne. Y a rien », juge Fabrice, 21 ans.

Entre Racquinghem et Saint-Omer, Blendecques. Ici la même errance. Assis sur le perron du château de Westhove en décrépitude, sous l'échafaudage rouillé qui leur sert de parapluie, Pierre, Nicolas et Christopher. Ils ont 16 et 17 ans. Deux d'entre eux sont au lycée professionnel de Saint-Omer. Un lycée baptisé Jacques-Durand, car des milliers de jeunes en sont sortis pour entrer à la verrerie d'Arques. Elle n'embauche plus mais le nom n'a pas changé.

« Vous faites quoi ? »

— Rien.

— Habituellement, on est plus nombreux. On fume, on boit, il y a des filles. Tout ce qu'on aime quoi. » Casquette vissée sur la tête, Nicolas roule un peu les mécaniques. Ce Joe Dalton est le meneur d'une petite troupe désabusée. « Vous n'avez jamais envie de vous révolter ? », leur demande-t-on. Ils n'y avaient visiblement jamais pensé. Nicolas : « Ouais, ouais, si. » Pierre sourit, genre : « Tu te la racontes. » Nicolas, agacé : « Peut-être pas toi, gros Pierre, mais moi, oui. »

Christopher affiche davantage sa rébellion sur son scooter : « Je monte à 140 km/h. » Il sourit, fier de lui. Quand on habite un patelin, on investit dans son véhicule. Être mobile pour pouvoir être ailleurs offre un horizon salvateur.

Quelques centaines de mètres plus haut, Brian et Guillaume bricolent une « mob »

dans le garage du second. L'ancienne mob de Guillaume, une 103 SP. Vieux modèle rouge, destiné à sa sœur, qui vient de décrocher un contrat d'apprentissage. Guillaume, lui, veut devenir boulanger. Sa maman est fière et rassurée : « Y a du

**Quand on habite un patelin, on investit dans son véhicule, sa mob. Être mobile pour pouvoir être ailleurs offre un horizon salvateur.**

boulot. Plus que dans les usines. » Elle et son mari sont pourtant ouvriers.

Elle est contente qu'on parle de ses enfants. On justifie notre reportage : « On s'est dit qu'on voulait parler d'autres jeunes que ceux de banlieues. » Elle rétorque : « Ouï, les bons. »

Elle va les garder auprès d'elle, ses « bons ». Car il n'est pas question qu'ils bougent d'ici : « Aller à Lille, surtout pas. Même Saint-Omer, c'est trop grand, on peut même pas se garer. Ici, on est bien. » Trente kilomètres plus loin, Estaires, entre Bailleul et Merville, dans le Nord. Sur les traces de La Vie de Jésus, film cru de réa-

lité de Bruno Dumont sur les jeunes qui zonent en mobylette dans Bailleul. Sur les marches de la salle des fêtes d'Estaires, deux jeunes couples. Les garçons ont 16 et 17 ans. Les filles 14 et 15. Les garçons ne sont pas malheureux. Après tout, Estaires n'est pas si mal et Jérémy et Alexandre ont des scooters, alors. Ils emmènent Tiffany et Océane en Belgique, à Auchan-Englos ou à Carrefour-Lomme. Pas à Lille ? « Euh, non. » Jérémy est en contrat d'apprentissage alors la semaine, il ne sort pas. Et le week-end ?

— « Ce week-end, je suis pas rentré. Fier. »

— T'étais où ?

— Chez ma copine.

— Vous avez fait quoi ?

— Rien. »

Océane est la plus jeune, mais déjà elle a des envies. « Ici, on voit toujours les mêmes gens. En plus, j'habite à Lestrem dans le Pas-de-Calais, y a que des champs. » Habiter ailleurs ? Dans un grand éclat de voix qui perce la nuit pluvieuse : « Oh oui ! À Marseille ! » Pour ce dire, Océane a pris l'accent du sud. Chantant. ■

## POUR EN SAVOIR PLUS

### ► Lire

— « Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale », par Nicolas Renahy. La découverte. 23 €. — « La France invisible », sous la direction de Stéphane Beaud, Joseph Confavreux, Jade Lindgaard. La découverte. 26 €.

errent en attendant que ça se passe. On ne parle jamais d'eux, eux, « les gars du coin ».

# jeunesse invisible



## PAROLES DE...

« On s'est connu à l'école primaire et au centre aéré. On est une quinzaine, d'à peu près 20 ans, toujours au village, à continuer à se voir. »

« Les filles qui s'intéressent qu'à ta voiture, il y en a plein. » Romain, 21 ans

« Ludovic, il part en "live". Il a 19 ans et il est parti habiter avec sa copine de 33 ans qui a deux gosses et qui ne travaille pas. Lui non plus, et en plus elle est encore enceinte. » Jeffrey, 18 ans

« Des bus, ici, il y en a, mais pas assez. Tu peux pas compter dessus pour aller à Saint-Omer. »

« Mon rêve, déjà, ce serait travailler de jour, avoir des horaires comme tout le monde. »

« Bien sûr que j'aimerais bien faire bâtir ici, avec ma copine, mais il faut deux CDI. Je suis bien ici, je veux une petite vie tranquille. »

« Des fois, on boit sur le parking. Mais on n'a jamais embêté le monde, on a toujours mis les bouteilles dans les poubelles. »

« Sarkozy, il a pas changé les choses. Il habite à Paris, où il y a du boulot, qu'il vienne ici. Ma mère, elle gagne 1 100 € après 36 ans. C'est eux qui devraient gagner 3 000 € par mois, ceux qui "saquent leur doule", qui travaillent à la chaîne, la nuit... Pas ceux qui travaillent dans les bureaux. »

« Brûler des voitures, ça sert à rien, on aurait eu des emmerdes. »

« Pour une fois qu'il y a quelqu'un qui nous écoute. » Kévin, 22 ans, de Racquinghem

## QUESTIONS À... Nicolas RENAHY, docteur en sociologie, chercheur à l'INRA, auteur de « Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale »



« Pour eux, le chemin est long avant d'entrer dans la vie adulte. »

Qui sont ces « gars du coin », sujet de votre enquête ?

« C'est une jeunesse invisible dans l'espace public : des jeunes enfants d'ouvriers qui habitent la campagne. Des jeunes restés au village. Certes beaucoup sont partis, grâce aux études qui font quitter le

bourg. Mais eux sont des exclus du système scolaire. Ils sont peu ou pas qualifiés, détiennent un CAP, au mieux un BEP. Pour eux, le chemin est long avant d'entrer dans la vie adulte. Contrairement à leurs parents qui se sont vite engagés dans la vie active et ont vite acquis une "situation" (mariés, emplois stables, propriétaires pour beaucoup...). C'est ce modèle qui a socialisé ces jeunes mais eux ne peuvent, bien souvent, le reproduire. »

**Vous les appelez les enfants du chômage. La faute à la désindustrialisation ?**

« Le marché du travail industriel a énormément changé : développement de l'intérim, du CDD... Une manière de vivre honorablement cette instabilité, c'est de se dire : je vais en profiter, profiter de ma jeunesse et plutôt aller au foot, voir les filles... Tout ça est lié au mouvement de désindustrialisation que le Nord connaît bien. Avant, on était

ouvrier de père en fils. L'usine, on la connaissait bien. On apprenait sur le tas, on maîtrisait les machines. On pouvait y faire sa vie, monter socialement. Et on pouvait aussi valoriser sa formation ailleurs. C'est ce pied à l'étrier qui a dérapé. L'usine a fermé. Et aujourd'hui, les nouveaux entrepreneurs ne s'installent généralement plus de manière pérenne. Par ailleurs, il n'y a plus de promotion interne : tous les cadres sont des urbains qui n'ont aucun lien avec la localité. Les enfants d'ouvriers n'ont plus de place dans les bureaux. »

**Une jeunesse sans avenir ?**

« Non, mais l'avenir ne sera pas le même que celui des parents. C'est cette douleur sourde qu'ils peuvent avoir. Ce qui les a façonnés dans leur enfance, ils ne peuvent le reproduire de manière valorisante. Toutefois il ne faut pas généraliser, c'est une tendance : certains fils d'ouvriers s'en sortent très bien, en bou-

geant. Paradoxalement, ce sont les jeunes très insérés localement qui partent plus facilement. Ce qui est important, c'est l'accès à la mobilité. D'où cette volonté de s'acheter une mob, puis d'avoir son permis et une voiture. Certains surinvestissent d'ailleurs le véhicule comme accès à l'autonomie. Faute de devenir indépendant, on devient un peu autonome, en ayant sa voiture à soi. On la personnalise, on le voit avec le tuning. »

**Cette jeunesse ne se révolte pas...**

« Il y a déjà eu mobilisation. Mais le contexte a changé. En ville, la présence d'éducateurs, d'associations... contribue à la politisation de la jeunesse. À la campagne, l'encadrement institutionnel ou politique est éclaté. Les instituteurs et les jeunes profs eux-mêmes sont des urbains qui ont tendance à moins s'investir dans les sociabilités de village. Ce qui explique une faible politisation des jeunes. »

**Vous avez constaté que les fils d'ouvriers étaient davantage touchés par les accidents de la route...**

« Des données le prouvent. Les enfants de cadres vivent en ville, font moins de route. À la campagne, pour sortir, il faut bouger, aller dans la ville voisine, dans la boîte de nuit à 40 bornes... »

**Et les filles dans tout ça ?**

« Je les ai peu vues pendant l'enquête. Mais on constate, dans le monde ouvrier, qu'il y a une forme de surprotection des garçons. Au contraire, les filles sont sollicitées pour les travaux domestiques de façon précoce. Au final, elles sont beaucoup plus débrouillardes et moins vulnérables. D'un autre côté, s'insérer sur le marché du travail pour une fille issue d'un milieu populaire est encore plus compliqué que pour un garçon. Alors faute d'avoir une reconnaissance sociale dans le monde du travail, beaucoup vont la rechercher dans la maternité. »

PAR DELPHINE D'HAENENS